

DOSSIER 1 :

Qu'est-ce que la puissance ?

Document 1 : définitions et fondements de la puissance

Le terme de puissance est synonyme de pouvoir. Les langues anglaise avec *power* ou allemande avec *Macht* utilisent d'ailleurs le même mot. En géopolitique, comme dans les relations internationales, la notion de puissance fait le plus souvent référence à des États mais d'autres acteurs sont dotés d'une puissance indéniable, notamment les institutions financières, les firmes transnationales ou les organisations non gouvernementales majeures. Pour ne pas parler des organisations criminelles.

S'inspirant de Raymond Aron, Serge Sur écrit : « On définira la puissance comme une capacité - capacité de faire ; capacité de faire faire ; capacité d'empêcher de faire ; capacité de refuser de faire ». (...) Robert Kagan résume ainsi la puissance comme la capacité à faire l'Histoire, avec un H majuscule. (...)

La puissance implique une hiérarchie des acteurs : hyperpuissance, superpuissance, puissance moyenne, puissance déclinante, ancienne puissance, puissance ré-émergente, puissance émergente, etc... Le système international évolue en fonction de cette hiérarchie mouvante des puissances et des capacités variables des États.

Le système international est multipolaire si plusieurs puissances sont en concurrence, bipolaire si deux d'entre-elles dominent comme durant la Guerre froide (1947-1990), ou unipolaire si un seul État impose son hégémonie comme c'est le cas après la disparition de l'Union soviétique en 1991. Reste à savoir jusqu'à quand. Nous sommes – dit-on – actuellement dans une période de transition entre un monde unipolaire – dominé par les États-Unis – et un monde multipolaire marqué par l'émergence ou la réémergence de puissances comme le Brésil, la Russie, l'Inde, la Chine – les fameux BRIC – et bien d'autres, par exemple l'Afrique du Sud. À moins qu'il ne s'agisse d'un monde a-polaire.

La puissance s'est d'abord manifestée par la coercition. La guerre, l'impérialisme, l'invasion de territoires expriment une forme de domination fondée sur la force. La guerre façonne la puissance et réciproquement. De façon plus récente, la notion de *soft power* a été formulée en 1990 par Joseph Nye dans son article « Soft Power », publié par *Foreign Policy* (1990, n°80). (...)

Le territoire est une base de la puissance. Il s'agit d'un espace conquis, approprié, défendu. (...) Base de la puissance, le territoire peut permettre de projeter la puissance, au-delà des horizons terrestres ou maritimes. Il importe, en effet pour une puissance de contrôler les routes stratégiques. Durant des millénaires, le territoire fut seulement terrestre, puis il devient spatial avec la conquête de la Lune et plus récemment virtuel avec l'essor de la Toile. Les « autoroutes de l'information » deviennent aussi stratégiques que les « autoroutes maritimes ». Pour revenir à l'espace terrestre, la superficie du territoire joue un rôle non négligeable mais finalement moins important que sa maîtrise. La superficie des États-Unis – 9 millions de kilomètres carrés – est très inférieure à celle de la Russie – 17 millions de kilomètres carrés, mais la puissance des États-Unis paraît très supérieure à celle de la Russie. Parce que la Russie ne maîtrise pas véritablement l'ensemble de son territoire, faute d'un peuplement dynamique, de structures socio-politiques et d'infrastructures économiques à la hauteur de l'immensité – presque la moitié de la circonférence terrestre – et des défis du climat. Il importe donc que le territoire soit investi – dans tous les sens du terme. Parce que le territoire est une ressource. On pense évidemment aux ressources naturelles mais il faut aussi penser à la dimension symbolique du mot ressource. Le territoire est une représentation qui peut mobiliser les hommes, les mettre en mouvement. (...)

La démographie doit être considérée lorsqu'il est question de puissance. D'abord pour le nombre. Certes, le nombre ne suffit pas pour peser dans le monde. Il est facile de multiplier les exemples de pays dont la population est nombreuse et la puissance à l'état de souvenir... ou de projet. Pour autant, la masse chinoise comme la masse indienne participent - en synergie avec d'autres paramètres - de la montée en puissance de ces pays (ré-)émergents. Engagés dans une dynamique de croissance économique, leur population devient à la fois une main d'œuvre et un marché. (...) Les hommes comptent surtout pour la dynamique. Il importe de savoir si la dynamique démographique est à la hausse ou à la baisse. La population augmente-t-elle, stagne-t-elle ou diminue-t-elle ? Quelle est sa fécondité, sa moyenne d'âge, son espérance de vie ? Il faut situer ces indicateurs par rapport au contexte régional puis mondial. Dans la croissance totale de la population, quelle est la part de la croissance naturelle et la part de la croissance migratoire ? Comment les migrants sont-ils intégrés ? Le modèle est-il suffisamment attractif pour que les immigrés fassent les efforts nécessaires pour reprendre à leur compte les valeurs du lieu ? Comment les émigrés - voire les membres de la diaspora - contribuent-ils à l'économie, à l'évolution politique du territoire d'origine et aux relations entre leur pays d'origine et de résidence ? Gérard-François Dumont a amplement démontré le rôle géopolitique croissant des diasporas. (...) Les hommes - et les femmes - doivent enfin être considérés pour leur niveau de formation. Le niveau d'éducation est critère du niveau de développement mais aussi des perspectives de puissance. Un pays qui néglige son éducation et sa formation permanente pénalise rapidement sa compétitivité. (...)

La puissance résulte enfin d'un désir. Ceux qui se détournent de la quête de puissance ont toutes les chances de sortir des premiers rangs. (...)

Pierre Verluise, « Quels sont les fondamentaux de la puissance » ?, www.diploweb.com, mis en ligne le 10 novembre 2013.

Document 2 : le soft power

Joseph S. Nye Jr. fut le directeur de la *Kennedy School of Government* de l'université de Harvard (Etats-Unis) de 1995 à 2004. Il y enseigne encore aujourd'hui les relations internationales. Auteur de *Power and Interdependence*, *Bound to Lead* (1990, dans lequel apparaît le concept de « soft power ») ainsi que de *Soft Power : The Means to Success in World Politics* (2004). Nye fut également Secrétaire adjoint à la Défense, chargé des affaires internationales, au sein de l'administration Clinton (1994-1995). Il a présidé le *National Intelligence Council*, organe en charge de coordonner les évaluations des services de renseignement pour le président des Etats-Unis (1993-1994)

Frédéric Martel :

En évoquant la force de la culture ou des valeurs d'un pays, dans leur capacité à rallier d'autres pays, vous évoquez ici l'importance du « soft power », ce « pouvoir doux » dont vous êtes le théoricien. Les arguments ne manquent pas pour montrer que le « soft power » est utile, mais est-il indispensable ? Aujourd'hui, est-ce simplement un complément du « hard power » ou y a-t-il substitution ?

JN :

Il me semble impossible que le « hard power, celui des armes et de l'argent principalement, puisse disparaître de l'arsenal des forces d'un pays. Ils constituent des moyens d'action et de persuasion très concrets, que l'on peut acquérir de manière plus rapide et plus stable que les forces volatiles du « soft power ». Ils sont et resteront – je pense – la donnée de base dans la distribution des pouvoirs.

Le « soft power », dans ce contexte, vient donc comme un complément, une force d'une autre nature. Mais son importance n'en est pas pour autant moindre. L'idée qu'un type de pouvoir complète l'autre, je l'ai définie dans le concept de « smart power », un « pouvoir intelligent » où sont combinés à juste degré pouvoir dur et pouvoir doux. Plusieurs personnes diront que le « soft power » n'a aucune efficacité, et il est vrai que, parfois, dans un contexte donné, il ne fonctionnera pas et n'offrira aucun apport d'influence. Par exemple, l'importance du « soft power » américain ne stoppera pas Kim Jong Il dans son programme d'armement en Corée du Nord.

Pour autant, si vous décidez d'ignorer simplement et radicalement le « soft power », vous reniez une composante très importante dans l'Histoire du monde. Prenons l'exemple de la Guerre froide. L'Union soviétique et les Etats-Unis ont pu formuler des menaces d'importance égale en termes d'armement, par exemple. Si l'Union soviétique est sortie perdante de l'affrontement, c'est qu'elle avait perdu la quasi totalité de son « soft power ». Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Union – et le communisme, par extension – bénéficiaient d'un très grand pouvoir d'attraction (« soft power », si je reprends mon propre vocabulaire) : ils symbolisaient la résistance et le soulèvement face au fascisme. Quand les Soviétiques envahissent la Hongrie en 1956, puis la Tchécoslovaquie en 1968, ils utilisent le « hard power ». Ils ne perdent pas pour autant leur « soft power ». Quand le mur de Berlin tombe, une décennie plus tard, il ne tombe pas sous les coups de l'artillerie ou des bombes : il s'écroule parce que la population, derrière le rideau de fer, a perdu confiance dans le système communiste. Le communisme n'attire plus, l'Union soviétique est démunie de « soft power ». La Guerre froide est une période pour laquelle le jeu entre « hard » et « soft power » apparaît de manière relativement évidente. Essayer de comprendre ce point de l'Histoire en affirmant que le « soft power » n'entre pas en ligne de compte, c'est, à mes yeux, faire une grave erreur de méthode.

FM :

Pourquoi les Américains sont-ils si puissants en termes de « soft power » ?

JN :

Les Etats-Unis ont inventé une culture qui emprunte des éléments aux cultures du monde entier. L'Amérique, c'est un pays d'immigrés, qui intègre les composantes culturelles qui viennent à elle. Je dirais que l'immigration elle-même peut-être une composante du « soft power » : ce pouvoir d'attirer en masse des groupes d'individus, en provenance de sociétés aux idéaux parfois bien différents, est révélateur de l'immense portée des grandes idées américaines. Savoir que les Etats-Unis sont à ce point en mesure de faire rêver et de susciter, dans un mouvement concret, des déplacements de population contribue aussi au poids de son « soft power », les autres pays du monde étant bien conscients de ce pouvoir d'attraction. Et si ce succès fonctionne selon un principe de cercle vertueux (des groupes culturels différents s'installent aux Etats-Unis, les Etats-Unis intègrent les cultures correspondantes, des groupes culturels nouveaux trouvent des valeurs qui leur ressemblent, se déplacent et enrichissent plus encore la base culturelle américaine), il faut aussi rappeler que les Etats-Unis, c'est la promesse d'obtenir la nationalité américaine en une génération. (...)

FM :

Comment évaluez-vous le succès du « soft power » ? Il est tout à fait possible de se rendre à une manifestation anti-Etats-Unis en portant des baskets Nike, en écoutant Lady Gaga sur son iPod et en appelant au rassemblement sur Facebook. Quels éléments comptent réellement pour déterminer si un pays a réussi sa politique d'influence ?

JN :

Ce serait une erreur de rattacher le « soft power » uniquement à des artefacts culturels. Dans les éléments qui sont le plus souvent des ressources de « soft power » (la culture, la valeur, les politiques étrangères), ce sont les valeurs qui tendent à prouver de la façon la plus solide qu'un individu se reconnaît dans un pays et se veut partisan de ce pays. Il est possible d'intégrer des produits de la culture populaire américaine sans pour autant rêver d'être américain et, à ce stade, on note une infiltration des Etats-Unis plus qu'une victoire d'influence.

Avoir du « soft power », c'est avoir un comportement qui permet d'obtenir de l'autre ce que l'on veut. La culture populaire, comme ressource de « soft power », peut produire de l'influence comme elle peut ne pas en produire. En termes de « hard power », la logique est la même : un tank est très efficace pour gagner une bataille dans le désert, il est un poids mort dans un marais. Tout est une question de contexte. Les films de Hollywood, avec leurs femmes en bikini qui travaillent et divorcent, ont beaucoup de succès auprès des Brésiliennes. Les mêmes films n'ont pas l'adhésion des femmes d'Arabie Saoudite et, en l'occurrence, font des Etats-Unis un ensemble que l'on a envie de rejeter. Il est essentiel, pour l'évaluation de toute sorte de pouvoir, de savoir intégrer le contexte. (...)

FM :

La théorie du « soft power » doit-elle être réaménagée pour prendre en compte l'importance des nouvelles technologies à l'heure actuelle ?

JN :

Il n'y a, essentiellement, pas de nouveauté de phénomène, seulement une nouveauté de moyens. Internet signifie tout simplement que nous utilisons et façonnons le « soft power » d'une façon différente, qui sépare les années 1990 du XXIème siècle. Dans les années 1950, les Etats-Unis misaient sur une grande chaîne de diffusion, des chargés d'affaires culturelles montrant des films dans les grandes villes, et d'autres relais pour travailler leur influence. Aujourd'hui, les choses peuvent aller beaucoup plus rapidement et impliquer n'importe quel citoyen : c'est la nouvelle donne fixée par l'utilisation des réseaux sociaux, Facebook et Twitter. Il est essentiel, aujourd'hui, d'encourager les citoyens à interagir directement entre eux, car le message, sans passer par l'Etat et les possibles pièges de la propagande, a plus de crédibilité. (...) Le pouvoir devra être pensé en logique de « peer-to-peer », de particulier à particulier. Il faudra oublier définitivement la solution des années 1930, où l'information était gérée par un centre de diffusion central, avec des stratégies de la diffusion et des plans de propagande.

Interview de Joseph Nye, « Sur la valeur stratégique du Soft Power », France Culture, 14 novembre 2010.

QUESTIONS :

- 1- A partir du document 1, proposez 3 définitions de la puissance (en citant à chaque fois leurs auteurs).
- 2- D'après l'auteur du document 1, quels sont les 3 principaux fondements de la puissance ?
- 3- Quelles sont les 2 grandes formes de puissance que Joseph Nye distingue dans ses travaux ? Après les avoir définies, illustrez chacune d'elles par 3 ou 4 exemples (vous pourrez vous appuyer sur les documents pp 104-105 de votre manuel).
- 4- A l'aide du document 1, montrez que la puissance est évolutive. Quelles situations les grands états peuvent-ils connaître ? A l'aide des documents pp 106-107 et de vos connaissances personnelles, donnez 2-3 exemples d'états pour chaque situation.
- 5- A l'aide du document 1, montrez également que les puissances sont hiérarchisables. Quels niveaux peut-on distinguer. Donnez 1 ou 2 exemples pour chacun de ces niveaux.
- 6- A l'aide des questions précédente et des documents de votre manuel pp 104-107, complétez le schéma.